

René Girard, *Quand ces choses commenceront...*, Paris, Arléa, 1944, 199 pages.

Marc Chabot

Volume 6, numéro 2, printemps 1996

La philosophie sur Internet

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/801020ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/801020ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collège Édouard-Montpetit

ISSN

1181-9227 (imprimé)

1920-2954 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Chabot, M. (1996). Compte rendu de [René Girard, *Quand ces choses commenceront...*, Paris, Arléa, 1944, 199 pages.] *Horizons philosophiques*, 6(2), 147–148. <https://doi.org/10.7202/801020ar>

René Girard, *Quand ces choses commenceront...*, Paris, Arléa, 1994, 199 pages.

Si vous n'aimez pas les thèses de René Girard à propos du mimétisme du désir, des victimes, du bouc émissaire ou du christianisme, alors éloignez-vous de ce livre d'entretiens avec Michel Treguer. René Girard y reprend tout son travail. Plus que jamais la Bible lui sert de référent unique, plus que jamais il avance d'un pas léger vers ses thèses.

René Girard a tout pour se faire des ennemis. Il ne se gêne pas d'ailleurs pour le dire. Il tient pour certain que Nietzsche et Heidegger sont les penseurs du nazisme. Il croit profondément que le monde communiste était une erreur. Il nous dit que le christianisme est la religion qui a sauvé l'Occident de la victimisation et que le monde va indiscutablement vers l'unité ou l'uniformité.

Ces entretiens résument et introduisent à son œuvre. Michel Treguer, qui est bien loin de s'accorder avec lui sur toutes ses affirmations, essaie de le coincer, de le mettre en contradiction, de l'ébranler dans ses certitudes, mais Girard résiste à tout. Il connaît la Bible, il y trouve plus d'une fois les réponses dont il a besoin pour répliquer.

Ces entretiens ne sont pas sans défaut. Trop souvent la discussion est courte, les remarques trop rapides nous laissent sur notre faim. On saute d'un sujet à l'autre. On règle en quelques lignes des questions fondamentales. Ainsi sur la question de la paternité dans nos sociétés modernes :

La disparition des pères par désagrégation de la cellule familiale fait du complexe d'Oedipe et de toute sa salade un véritable dinosaure psychiatrique — de l'espèce végétarienne, il va sans dire¹.

Nous voilà donc au bord d'une question fondamentale. Mais ne cherchez pas plus. Vous tournez la page. C'est fini. On passe immédiatement à autre chose. On aurait aimé pourtant en savoir davantage. Sur le père, sur la cellule familiale, sur Freud, sur Oedipe, sur la désagrégation et même sur le dinosaure.

Pour l'essentiel, Girard reprend sa thèse. Quand une société ne va pas, elle cherche un responsable, une victime, un bouc émissaire. Lorsqu'elle l'a trouvé, elle focalise l'attention du peuple sur ce bouc émissaire. Il est coupable, il doit être sacrifié. On sacrifie la victime. Sans même se demander si la culpabilité est là. Cette violence peut se retourner contre tout un peuple. L'Holocauste en est un exemple. Cette violence a pour fonction de contenir la violence. Paradoxe et contradiction.

1. Girard, p. 131.

Le christianisme vient mettre un terme à ce jeu. Il plaide pour le droit de parole. La victime peut et doit se défendre. La victime a des droits. Elle peut crier son innocence. Si Oedipe ne pouvait pas dire son innocence, il n'est pas parricide, il n'a pas commis l'inceste puisqu'il ne savait rien, Joseph (autre cas qui ressemble à celui d'Oedipe) le peut dans la Bible. Il se défend devant ses frères.

C'est justement ce qui aurait fait enrager Nietzsche. Cette philosophie du petit, du pauvre, du droit de la victime. Nietzsche voulait le retour du paganisme, du bouc émissaire. Nietzsche tient le christianisme responsable de notre descente. La démocratie, les droits de tous, c'est la déchéance. Le pauvre ne peut pas être un modèle.

Où va le monde maintenant ? Que faire du christianisme s'il sauve le monde, mais que le monde ne veut pas être sauvé par lui ? Après tout, les hommes ont expulsé le Christ et sa solution. N'est-il pas le dernier bouc émissaire ? Oui, répond Girard, mais ce Christ est Dieu et homme à la fois. Il nous apprend le pardon, il nous montre une voie que nous ne connaissions pas. Il dit : aimez-vous les uns les autres. Il ne cesse de dénoncer le mensonge qui entoure la victimisation, le mimétisme du désir, la solution de la violence.

René Girard nous oblige à repenser le message biblique. Il indique qu'il est possible de lire autrement ce texte. Il faut un courage certain pour s'avancer devant les intellectuels et proposer de lire autrement la Bible. Il nous semble si évident que tout cela a été fait, que le texte n'a plus rien à nous apprendre.

Le christianisme défait à jamais l'éternel retour, mais très lentement. C'est pourquoi les grandes œuvres païennes, comme la tragédie, conservent une certaine puissance symbolique dans notre univers².

Bien difficile de construire une vérité en sciences humaines. René Girard propose des solutions que nous admettrons bien lentement aussi. Peut-être qu'il nous est impossible de l'entendre pour le moment.

Le philosophe oublie de nous dire que, pendant des siècles, ce christianisme fut pour des milliers de personnes un étouffoir. Lieu de tous les pouvoirs et de la sclérose de la pensée. Bien des intellectuels se refuseront à entendre Girard parce que la vérité ne peut plus venir de ce Dieu.

Mais, dans un siècle qui n'a plus beaucoup de moyens pour croire et pis encore pour faire croire, il me semble important de lire cet essai. Il y a là une relecture des textes fondamentaux. Décapant pour nos esprits.

Marc Chabot

2. Girard, p. 107.